Rubaiyât d'Omar Khâyyâm

Mis en Rimes françaises

par Jules de Marthold

Charles Carrington

IMPRIMEUR, 10, Rue de la Paix

PARIS 13, Faubourg Montmartre

(2)ZJP.282.
AA2

22900056213

RUBAIYÂT D'OMAR KHÁYYÂM

رُباعیّات عمر خیّام

JUSTIFICATION DU TIRAGE.

50 Exemplaires, papier Japon, numérotés 1 à 50.
1,000 Exemplaires, *White Antique Laid*, numérotés de 51 à 1050.

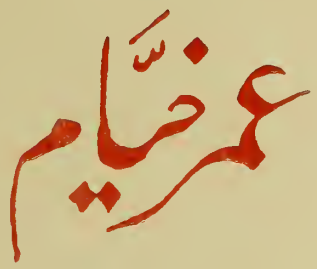
N° 352

RUBAIYÂT
D'OMAR KHÁYYÂM

MIS EN RIMES FRANÇAISES

D'APRÈS LE MANUSCRIT D'OXFORD PAR

JULES DE MARTHOLD



CHARLES CARRINGTON

PARIS : 13 FAUBOURG MONTMARTRE

BRUXELLES : 10 RUE DE LA TRIBUNE

1910

(2)

ZJP.282.1A2

A

MADAME SEGOND-WEBER

AME D'ESCHYLE ET DE CORNEILLE

AMITIÉ PROFONDE

J. DE M.

Fitz Gérald, en 1859, a fait des "Rubaiyât" d'Omar Khâyyâm une traduction en vers, aujourd'hui classique en Angleterre, "Belle infidèle" de savoureuse fantaisie, où il a "pétri plusieurs quatrains ensemble", perdant ainsi la simplicité naïve du poète oriental.

Nous nous essayons aujourd'hui à la tâche d'une interprétation rigoureusement exacte quoi qu'en vers, croyant rendre service aux lettrés français en leur offrant la quintessence du chef-d'œuvre concis et grandiose dont M. Charles Grolleau a donné naguère une élégante et probe version en prose.

Nous avons strictement observé et reproduit la coupe délicate choisie par l'artiste persan, à savoir les 1er, 2me et 4me vers à rimes pareilles et s'allégeant de la rime

perdue du 3me vers; aux huit Quatrains 63, 92, 102, 109, 129, 131, 141 *et* 152 *calquant la répétition monorime qu'offre le Manuscrit d'Oxford, le plus ancien, car il remonte à* 1460 *et est ainsi le plus proche de l'original inconnu.*

Quand la contrainte de l'alexandrin nous a déterminé à quelque déplacement de mot ou que le génie elleptique de Kháyyâm nous a dicté quelque périphrase, nous sommes restés toujours rigoureusement dans l'esprit du poète astronome et dans sa conception philosophique, lutte entre la Foi imposée et la Raison conquise.

C'est ici un livre de politique opposition intellectuelle, appel constant aux libertés d'analyse et de conscience, rejet énergique de tout dogme arbitraire, toujours et partout forcément hypocrite et mensonger, parole sincère d'un ami de la nature ayant pour seule religion Justice et Pitié, œuvre de pensée toujours moderne parce qu'éternelle, confinant à Lucrèce, à Dante, à Villon, à Shakespeare, à Rabelais, à Pascal, à Léopardi,

à Baudelaire, à tous les grands qui, frères d'Hamlet, ont eu le vertige sacré de l'abîme, atteints de la soif du rêve.

Chez Kháyyâm, le Vin symbolise l'opposition de l'examen et l'Ivresse, l'amour de l'intellectuelle liberté

Chiyath-ed-din-Abou-l'Fattâh, Omar-ibn-Ibrahim, immortel sous le surnom de "Al-Kháyyâmi", "le dresseur de tentes", profession supposée de son père, né dans la florissante ville de Nishapour en Iran, Khoraçan occidental, vers l'an 433 *de l'Hégire (*1040 *de J. C.), sous Togrul-Beg, premier des Seldjoucides, directeur de l'Observatoire de Merw, où il contribua à la réforme du calendrier musulman en* 1074, *sous Malek Shah, est mort honoré et plein de gloire à plus de quatre-vingts ans, en* 1123, *sous Sendjar.*

Outre le livre de "Rubaiyât", des nombreux ouvrages d'Omar Kháyyâm, deux ont été préservés par le temps, une "Démonstration des problèmes

algébriques", un " Traité sur quelques difficultés" d'Euclide," et les titres de Sept autres nous sont parvenus.

Après dix siècles, on voit toujours sa tombe au cimetière d'Hira (Mesched-Ali), non loin de celle d'Ali, gendre de Mahomet.

يوليوس دي مرطولد المترجم

OMAR KHÁYYÂM

Bois pour te consoler la perle de la vigne.
Puisqu'il reste voilé, le grand secret divin,
Et que pour toi, mortel, sauf l'oubli tout est vain,
Prends les deux plus beaux fruits dont un cœur fort soit digne,

Mélange, le secret tient tout en une ligne,
Le vin avec l'amour, l'amour avec le vin ;
Demain vite est hier, hier vite est lointain ;
Goûte la grappe d'or, la vierge au cou de cygne,

Car la femme au front pur a le ciel dans les yeux,
Car peut-être le vin est-il le sang des dieux ;
Mais hâte-toi, la vie ainsi qu'un souffle passe.

Croire à ce que l'on voit, étrange cécité !
Seul, le Mensonge est sûr ; s'il séduit, s'il enlace,
Il ne dit pas, du moins, je suis la vérité.

J. DE M.

RUBAIYÂT

Lors demandent à Dieu pourquoy
Sitost nasquirent, n'à quel droit ?
Nostre Seigneur s'en taist tout coy,
Car, au tanser, il le perdroit.

François Villon.

RUBAIYÂT

1

Si je ne fus jamais courbé sous la prière,
Jamais je n'ai caché mes vices de poussière ;
C'est pourquoi mes péchés espèrent ton pardon
Car jamais je ne t'ai nié, dogme Unitaire.

2

Vaut-il pas mieux t'ouvrir mon cœur à la taverne
Que vers La Mecque en vain sans Toi je me prosterne ?
Toi Premier, Toi Dernier, Toi principe, Toi but,
Enfer ou Ciel pour moi, décide à ta gouverne.

3

O toi qui te crois sage et blâmes qui s'enivre,
Laisse les durs propos auxquels orgueil se livre,
Penche-toi, pour goûter le calme de la paix,
Vers ceux qu'on humilie et qui n'ont de quoi vivre.

4

Si puissant que tu sois, ne fais peine à personne ;
Que nul n'ait à subir ton ire et ne frissonne.
Si l'amour de la paix éternelle est en toi,
Ne sois pas le bourreau que le blâme chansonne.

5

Puisque nul ici bas n'est sûr du lendemain,
Livre à l'amour ton cœur atteint du mal humain.
Au clair de lune, bois, bois du vin car cet astre,
Demain en nous cherchant, pourrait chercher en vain.

6

Le Koran, Mot suprême, est toute la sagesse ;
On le lit quelquefois, mais le lit-on sans cesse ?
Sur le bord de la tasse un doux texte est gravé
Que, les yeux clos, la bouche épelle avec ivresse.

7

Nos corps d'ivrognes ni le vin ni l'escabeau,
N'avons souci d'espoir ni crainte de fléau ;
Nos âmes et nos cœurs se rient, tachés de lie,
De la terre et du feu, mais plus encor de l'eau.

8

En ce monde il vaut mieux te faire peu d'amis ;
Ne sors pas de toi-même et prends de brefs avis.
Celui-là dont tu crois le bras appui solide,
Examine-le bien et qu'il passe au tamis.

9

Ce vase, ainsi que moi, fut jadis un amant
Penché vers quelque cher visage éperdument,
Et l'anse que tu vois au col de cette jarre
Fut un bras qui jadis ceignait un cou charmant.

10

Ah ! malheur à ce cœur d'où l'amour est absent,
Qui n'est pas sous son charme et qui ne le ressent !
Jour passé sans amour mérite, jour sans joie,
Que lune ni soleil lui soit compatissant.

11

Aujourd'hui refleurit l'élan de ma jeunesse,
J'ai désir de ce vin d'où me vient toute ivresse,
Et ne me blâme pas si, même âpre, il me plaît,
Très âpre, car il a le goût de ma détresse.

12

Tu n'as pas aujourd'hui de pouvoir sur demain ;
Bannis l'anxiété, l'heure échappe à la main.
Si ton cœur n'est pas fou, le présent seul t'importe ;
Sais-tu ce que vaudront tes jours futurs, humain ?

13

Voici que du bonheur pour l'homme se dessine,
Tout cœur vers l'oasis du doux repos incline.
Sur chaque branche on croit, Moïse, voir ta main,
Chaque brise s'embaume à l'haleine divine.

14

Celui qui n'a pu mordre au fruit de vérité
Marche d'un pied timide, atteint de cécité.
Quiconque s'abrita sous l'arbre de science
Sait tous les jours pareils de toute éternité.

15

Au-delà des grands cieux, au-delà de la Loi,
Ma pauvre âme cherchait le chemin de la foi.
Le Maître enfin m'a dit, Lui, l'Esprit de lumière :
" La Tablette et la Plume, Enfer, Ciel sont en toi ".

16

Debout ! verse du vin ; pas de creuses paroles !
Ta bouche, ô nuit, sera mon jour car tu m'affolles.
Fais taire avec du vin, rubis comme ta chair,
Mes repentirs pareils à tes boucles frivoles.

17

Le printemps doucement vient éventer la rose ;
Dans l'ombre du jardin visage aimé repose !
Tu parles du passé, rien de lui ne m'est plus,
Goûtons le jour, hier ne vaut pas qu'on en cause.

18

Jetterais-je longtemps des pierres dans la mer ?
L'idolâtre mensonge à mon cœur est amer.
Khayyâm, qui pourrait dire où s'en ira son âme ?
Qui s'en revint du Ciel ? Qui visita l'Enfer ?

19

Tasse qu'il façonna pour y verser du vin,
Le buveur ne veut pas qu'on te jette au chemin :
Ornements que ses doigts par amour assemblèrent,
En haine de qui donc vous briser de sa main ?

20

Ainsi que l'eau du fleuve ou le vent du désert,
Un nouveau jour s'enfuit de ma vie et se perd,
Mais jamais sur deux jours n'a langui ma pensée,
Celui qui n'est pas né, celui que j'ai souffert.

21

Puisque je fus créé au hasard du destin
Et que ma fin viendra d'un décret incertain,
Lève-toi, ceins tes reins, agile porte-tasse,
Je noierai le néant de ce monde en du vin.

22

Khayyâm édifia la sagesse en cherchant,
Au brasier des chagrins consumé sur le champ ;
Le destin a coupé les cordes de sa tente
Et le marchand d'espoir l'a vendu pour un chant.

23

Khayyâm, pourquoi pleurer ainsi sur tes péchés ?
Gagnes-tu rien à voir tes pleurs jamais séchés ?
Pas besoin de pardon pour qui fut toujours juste
Et la pitié ne va qu'aux pécheurs débauchés ?

24

Nous voyons s'abriter au temple avec ferveur
Ceux qui cherchent le Ciel et de l'Enfer ont peur,
Mais qui sait les secrets du Dieu de la nature
Ne sème pas ces riens dans le cœur de son cœur.

25

Au printemps si quelqu'être au corps célestiel
Me verse dans les champs un vin plus doux que miel,
Je dis, quand je devrais déplaire à la canaille,
Je serais moins qu'un chien si je pensais au ciel.

26

Ton âme passera, te quittant sans adieu,
Derrière le rideau des grands secrets de Dieu.
Sois heureux, réjouis-toi... D'où tu viens, tu l'ignores,
Bois du vin... Tu t'en vas tu ne sais en quel lieu.

27

La Sagesse m'a dit, minuit allant venir :
" Le sommeil n'a jamais vu le bonheur fleurir.
" Pourquoi t'abandonner à la mort, à son frère ?
" Bois du vin ! N'as-tu pas l'infini pour dormir ? "

28

Mon cœur me dit : " Je veux la sainte lumière,
" Instruis-moi, si tu peux, de la science entière ; "
" Je dis l'Alif. " Alors mon cœur : " N'ajoute rien !
" Si la foi loge en toi, suffit d'Une prière ".

29

Personne, un voile cache, énigme, tes secrets,
Ne sait, voyant les faits, le fin mot des décrets.
Sauf au cœur de la terre un homme est sans asile...
Bois du vin, car sans but sont les discours abstraits.

30

Que les Mystères soient mystère aux esprits vils
Et les Secrets, secret pour les fous puérils.
Pèse tes actions, prends garde aux yeux des autres,
Et cache tes espoirs aux hommes trop subtils.

31

Dès le commencement fut écrit l'avenir,
La Plume inscrivit tout, bien et mal, sans finir,
Le Premier Jour marquant ce que serait le monde...
Efforts vains et malheurs qu'on ne peut prévenir.

32

Au printemps près d'un fleuve ou dans quelque campagne,
Avec de francs amis, une belle compagne,
Versez l'apéritif aux gens indépendants.
Pour qui mosquée ou synagogue ne sont bagne.

33

Je n'ai rêvé du ciel que comme d'un relais ;
Mes yeux, tant j'ai pleuré, ne savent où je vais.
Près des feux de mon cœur l'enfer n'est qu'étincelle,
Et mon seul paradis est un instant de paix.

34

On dit l'Eden charmant, houris, votre domaine ;
Je dis : La grappe seule est délectable aubaine.
Crois à l'argent comptant, renonce au gain promis,
Car la voix du tambour n'est belle que lointaine.

35

Bois car tu dormiras sous terre des années,
Sans camarades, sans amis, sans hyménées.
Prends garde ! Ne révèle à nul ce grand secret :
Pas ne refleuriront les tulipes fanées.

36

Bois du vin, c'est la force, oui, bois à ton envie,
Le seul trésor resté de jeunesse ravie,
Saison des fleurs, des ris, des joyeux compagnons !
Sois heureux un instant, cet instant, c'est ta vie.

37

Verse à mon cœur meurtri cette boisson féconde
Pour ceux à qui l'amour fit blessure profonde.
Je préfère l'ivresse et ses rêves dorés.
A la voûte du ciel, fond du crâne du monde !

38

Je bois du vin. Partout on me dit, mais on ment ;
" La religion hait le vin absolument. "
Quoi, le vin saperait la foi religieuse ?
Si c'est le sang d'Allah, j'en bois, pieusement.

39

Le vin est le rubis, la tasse, son logeur,
Corps dont le vin est l'âme à la gagnante ardeur,
Tasse de fin cristal où la vigne miroite,
Larme où frémit, caché, le plus pur sang du cœur.

40

Celui qui fit mon être (il ne m'en a rien dit),
Veut-il pour moi le Ciel ou bien l'Enfer maudit ?
Mais du pain, une femme et du vin sont richesse,
Garde pour toi le Ciel auquel tu fais crédit.

41

Bien et mal sont tous deux dans la nature humaine,
Du bonheur au malheur l'obscur destin nous mène.
N'accuse pas le ciel car, pour le sage esprit,
Il est plus impuissant que l'homme en son domaine.

42

Qui t'arrose en son cœur, amour, plante subtile,
N'a dans toute sa vie un seul jour inutile,
Soit qu'il aille au devant des volontés de Dieu,
Soit qu'il cherche en la tasse un bien-être facile.

43

Où fleurit la tulipe en magnifique arroi
Fut répandu jadis le sang de quelque roi,
Et, jaillissant du sol, toute rose est le signe
Ayant orné le teint d'une belle en émoi.

44

Sois prudent : la fortune est incertaine et change ;
Prends garde : le destin au fer tranchant se venge ;
Et si le sort te met dans la bouche des fruits,
Ne va pas les manger, du poison s'y mélange.

45

Une cruche de vin, tes lèvres, un parterre
Ont tari mon argent, mon crédit, ô misère !
Ou le Ciel ou l'Enfer, c'est le lot des humains,
Ciel, Enfer, nul n'y fut qu'on ait revu sur terre.

46

Ta joue est une fleur, la rose incarnadine,
Ton visage est pareil aux idoles de Chine,
Du roi de Babylone, hier ton regard a fait
Un Fou que le joueur sur l'échiquier taquine.

47

Puisque tout fuit, que sont Bagdad, Balhk et leurs rois ?
L'âme passera par nos lèvres, une fois !
Buvons car après nous on pourra voir la lune
Eclairer à jamais les mois après les mois.

48

De ceux faisant le vin qu'on tire du dattier
Et de ceux dont les nuits se passent à prier,
Nul n'est en terre ferme et tous un jour se noyent.
Sauf Un, le sommeil voit tous les autres ployer.

49

La voix planant au ciel, des profondeurs jaillie,
Te dit cent fois par jour, pauvre âme enorgueillie :
" A cet instant précis, comprends que tu n'es pas
" L'herbe qui reverdit après qu'on l'a cueillie. "

50

Les faux savants subtils, les creux parleurs diserts
Sont morts se querellant en mots vains et déserts.
Va ! toi, simple, choisis le doux jus de la grappe,
Deviens, mangeant des raisins secs, comme les verts.

51

Ma venue ici fut sans profit pour la terre,
Mon départ ne nuira nullement à la sphère ;
Je n'entendis jamais dire à nul la raison
De la venue et du départ ni pourquoi j'erre.

52

Nous serons effacés du sentier de l'amour,
Le destin nous broiera sous ses talons un jour ;
Paresseux porte-tasse, allons, quitte ta pose,
De l'eau ! car je serai la terre du labour.

53

Du bonheur d'autrefois ne reste que le nom ;
Hormis le vin nouveau, plus un vieil ami, non !
Ne détourne donc pas ton geste de la tasse
Car elle est toujours là, seul anneau du chemin.

54

Ce qu'écrivit la Plume à jamais est écrit,
S'en désoler suscite un tourment à l'esprit ;
Même en passant ta vie à subir cette angoisse,
Tu n'ajouteras pas un seul jour au rescrit.

55

O cœur, laisse un instant les victimes d'amour,
Cesse de t'absorber en tous ces riens d'un jour ;
Va-t'en plutôt rôder sur le seuil des derviches,
Et, reçu des Reçus, fais près d'eux un séjour.

56

Ceux qui, pour quelques temps, ornent le ciel profond,
Vont, viennent, reviendront, suivant l'instant fécond.
Dans ta chemise, ciel, et dans ta poche, terre,
Il est, pour en mourir, des êtres qui naîtront.

57

Ceux dont l'hypocrisie a l'ombre pour clarté
Séparent âme et corps au nom de vérité.
Je sais que le vin seul a le mot de l'énigme
Et démontre à l'esprit la parfaite Unité.

58

Les corps peuplant ta voûte, ô ciel, brillant prodige,
Déconcertent ceux-là que le savoir dirige.
Le fil de la sagesse est aisément perdu,
Les guides ont parfois eux-mêmes le vertige.

59

Je ne fus jamais homme à craindre le non-être,
Cette moitié du sort, mieux que l'autre, peut-être,
Me plaît ; car la vie est un prêt que me fit Dieu ;
Je la lui rendrai quand il faudra disparaître.

60

La vie est une fuite, étrange caravane,
Prends-lui le bon instant de joie, épi qu'on glane.
Porte-tasse, pourquoi t'attrister sur demain ?
Verse du vin, la nuit s'écoule, diaphane.

61

Etant vieux pour l'amour, l'amour m'a pris au piège,
La tasse que je tiens prouve le sortilège.
Adieu le repentir qu'enfanta la raison,
L'aimée a déchiré la robe qui protège !

62

Bien que le vin m'ait nui (les censeurs le défendent),
Fidèle, j'en boirai, mes rêves en demandent...
Mais les marchands de vin font mon étonnement :
Peuvent-ils acheter meilleur que ce qu'ils vendent ?

63

Si généreuse et tendre en commençant !... Pourquoi ?
Et m'avoir abreuvé de délices !... Pourquoi ?
Maintenant ne songer qu'à me déchirer l'âme!
Que t'ai-je donc pu faire ? Et je redis... Pourquoi ?

64

Que mon âme souhaite idoles, houris, reines,
Que ma main tous les jours tienne des tasses pleines !
On me dit : " Dieu te donne enfin le repentir ! "
Je n'en veux pas ! Or donc, plus de paroles vaines.

65

Au cabaret tu fais l'ablution au vin :
Peux-tu purifier ton nom en pareil bain ?
Sois heureux... La pudeur a déchiré son voile ;
Chercher à le recoudre ? Y songer serait vain.

66

Je vis un homme seul devant son domicile,
Fouler avec mépris sous ses pieds de l'argile ;
Et, mystique murmure, alors l'argile dit :
" Un jour, on foulera tes os, poussière vile. "

67

Le jour est pur et beau, la brise est tiède aux champs,
La pluie a redressé les roses se penchant ;
Le rossignol alors dit à la fraîche rose :
" Toujours enivre-toi de parfums et de chants ! "

68

Avant que sur ton front le doigt fatal se pose,
Ordonne qu'on t'apporte un vin couleur de rose.
Pauvre sot, crois-tu donc être un rare trésor,
Et que l'on te déterre après ta bière close ?

69

Conforte-moi d'un vin méritant bon accueil,
Donne à ma peau le ton du rubis charmant l'œil,
Enfin, lave de vin ma dépouille mortelle,
Et du bois de la vigne alors fais mon cercueil.

70

Les astres t'ont choisi le trône qu'on adore,
Celui de Khosroès et, cheval qui dévore
L'espace, son coursier ; s'il s'élance, fougueux,
Où qu'il pose le pied, ô Shah ! le sol se dore.

71

Un amour mensonger est amour sans valeur,
Feu pâle, presqu'éteint, sans force ni chaleur ;
Le véritable amant, jours, nuits, saisons, années,
Sans paix, repos, sommeil, ne mord qu'à la douleur.

72

Nul interrogateur du mystère où tout sombre
N'a jamais fait un pas hors du cercle de l'ombre.
Maîtres, disciples, tous, s'agitent, impuissants :
Femme, tu nous créas muets, faibles, sans nombre !

73

Limite tes désirs du monde, vis content,
Détache-toi du bien, du mal et de l'instant,
Tasse en main joue avec les boucles de l'aimée.
Tout fuit ! Combien de jours nous reste-t-il, néant ?

74

De l'infini profond les cieux versent des fleurs,
La rosée au jardin verse en riant ses pleurs,
La tasse aux flancs creusés nous verse le vin rose
Et les soleils couchants, eux, versent les douleurs.

75

Je bois et qui boit a comme moi raison saine.
Si je bois, c'est pour Lui pardonnable fredaine.
Dieu, dès le premier jour, savait que je boirais,
Puis-je, en ne buvant pas, rendre sa science vaine ?

76

Ah ! ne laisse jamais la tristesse t'atteindre,
Et d'absurdes soucis troubler tes jours, t'étreindre.
N'abandonne ni fleurs, ni livres ni baisers
Avant que le destin furtif vienne t'éteindre.

77

Bois ! le vin chasse au loin les misères abjectes
Et vos pensers troublants, Soixante-douze sectes !
Ne fuis pas l'alchimiste, il saura dissiper
En toi mille soucis, soucis dont tu t'affectes.

78

Le vin prohibé, tout dépend du personnage
Qui le boit, de son prix et du compagnonnage.
Ayant réalisé ces trois conditions,
Dis : " Qui donc boit du vin, qui, si ce n'est le sage ? "

79

Bois du vin car un jour ton corps sera poussière
Dont on fera vaisseau, jarre, tasse, aiguière.
Sois sans souci du Ciel, sans souci de l'Enfer :
Le sage tremble-t-il en regardant sa bière ?

80

La terre se décore aux brises du printemps,
On espère la pluie et les yeux sont contents.
Moïse de ses mains semble argenter les branches,
Le souffle de Jésus s'exhale en doux encens.

81

Chaque goutte de vin que verse l'échanson,
Éteint dans ton regard l'angoisse et le frisson.
Gloire à Dieu ! car le vin est un baume céleste
Et ton cœur désolé s'allège en la boisson.

82

Emperlée au matin, la tulipe est joyeuse,
La violette aux prés embaume, savoureuse ;
Pour le bouton de rose, autour de lui, coquet,
Il semble ramasser sa tunique soyeuse.

83

Amis, quand, réunis, vous oubliez la terre,
Il vous faut tendrement songer à ma misère ;
Quand vous boirez ensemble un vin pur, gai, mousseux,
Et que viendra mon tour, videz à fond le verre !

84

Au rendez-vous, amis, cœurs libres sous l'éther,
Heureux de vous aimer et l'un de l'autre fier,
Lorsque l'échanson prend en main le vin des Mages,
Un toast en souvenir de Khayyâm qui fut cher.

85

Une tasse de vin vaut cent religions
Et l'empire de Chine aux vastes régions.
Le vin, rien au-dessus de ce rubis sur terre !
Est un amer donnant à nos jours leurs rayons.

86

Tu veux aller à Lui ? Quitte femme et enfant,
Tes proches, tes amis ; pas de joug étouffant.
N'importe qui te gène en ta route et t'attarde ;
Ecarte tout obstacle, arrive triomphant.

87

Verse-moi ce rubis dans un brillant cristal ;
Compagnon familier de l'esprit libéral,
Toi qui sais que ce monde, apparence, poussière,
N'est qu'un souffle, du vin ! conseiller amical.

88

Debout ! sers le remède au cœur lassé, morose.
Verse le vin musqué, le vin couleur de rose,
Antidote puissant à tristesse, à chagrin :
Donne le vin, rubis, et le luth, virtuose.

89

Hier au bazar j'ai vu, forcené sans égal,
Un potier piétinant l'argile, cœur bestial ;
Et la terre lui dit en son propre langage :
" Comme toi je vécus, ainsi sois moins brutal. "

90

Bois du vin car ce vin, c'est la vie éternelle,
C'est ce qui reste en toi de la jeune étincelle :
Comme le feu brûlant, il change les chagrins
En une eau généreuse et vitale, nouvelle.

91

Ne suis pas la Sunnat au précepte inhumain,
Et donne le morceau que tu tiens en la main ;
En la calomniant n'afflige pas une âme,
L'avenir est à toi... mais apporte du vin.

92

Le vin au ton rosé, l'eau des roses... peut-être !
Dans le cristal est un rubis très pur... peut-être !
Dans l'eau brille un diamant liquide... peut-être !
Clair de lune est le voile du soleil... peut-être !

93

Tout vœu de repentir rompu par un détour,
Nous disons faux le bruit qui sur notre nom court.
Ne me blâme donc pas si j'agis comme un braque,
Je suis, un jour de plus, ivre du vin d'amour.

94

Pour parler clairement sans nulle parabole,
Pièces du jeu d'échecs joué sous la coupole,
Nous servons un instant puis entrons un à un
Dans ta boite, néant, humanité frivole.

95

Puisqu'au monde le vrai même est une hyperbole,
Pourquoi, cœur inquiet, ce trouble qui t'affole ?
Livre au destin ton corps et ton âme au hasard,
Ce que la Plume écrit pour aucun ne se viole.

96

Un peu de brume éteint la rose et la déflore ;
Toujours vit mon désir, vin que mon cœur adore.
Qui t'a donné le droit de dormir ? Ne dors pas,
Chère, et verse du vin, le soleil brille encore.

97

Jette de la poussière à la face du ciel,
Bois, étreins la beauté, voilà l'essentiel :
A quoi bon supplier et pourquoi la prière ?
Nul est-il revenu de l'exil éternel ?

98

Verse-nous ; le jour naît, lilial comme neige ;
Le vin dit la couleur du rubis sortilège.
Prends pour les compagnons deux morceaux d'aloès,
Fais-en une torchère, un luth au doux arpège.

99

Nous sommes retournés à la débauche vieille,
Aux Cinq Prières nous avons fermé l'oreille.
Où se trouve une tasse, ami, tu nous verras,
Le cou tendu, pareil au cou de la bouteille.

100

Hier j'ai mis ma lèvre aux lèvres de la jarre,
Pour savoir si le temps me serait large ou rare.
Ses lèvres sur ma lèvre, elle m'a répondu :
" Bois du vin, car la mort est une mer sans phare. "

101

Ecoute mon conseil d'attention profonde :
Fuis, pour l'amour de Dieu, l'hypocrisie immonde.
L'Après, c'est le Toujours, Vivre n'est que l'instant ;
Ne vends pas l'éternité pour une seconde.

102

Sois heureux, ô Khayyâm! sois, étant ivre, heureux,
Sois, près de l'adorée au teint de rose, heureux.
Puisqu'à la fin de tout c'est la nuit malheureuse,
Rêve que tu n'es plus, déjà... Sois, sois heureux.

103

— Je fus dans l'atelier d'un potier, fin tourneur;
J'y vis deux mille pots, qui muet, qui parleur.
Soudain l'un d'eux cria d'une voix agressive:
" Où dont sont le potier, le marchand, l'acheteur?

104

De l'esprit qu'est le vin, la boisson interdite,
On dit: " Remède au cœur dévasté qui s'irrite. "
Alors, vite, apportez deux tasses pleines, trois!
Pourquoi donc appeler ce trésor l'eau maudite?

105

Compte-moi mes vertus, sur mes péchés muet,
Pardonne à mon passé dont Dieu sait le secret ;
Que l'air et que le vent n'attisent pas ta haine ;
Pardon par ta poussière, ombre de Mahomet !

106

Dans la tasse l'esprit du vin pur se dilate,
En la jarre aux flancs creux est son âme écarlate,
Et rien de lourd ne peut être l'ami du vin,
Hors la tasse à la fois et lourde et délicate,

107

Éternité passée, éternité future,
Aujourd'hui vous sépare et le vin seul rassure.
Le verbe, l'action sont au-dessus de moi ;
Le vin dit le secret de toute la nature.

108

Le ciel creux est trompeur puisqu'il nous fait penser,
Lanterne cylindrique et qu'on ne peut fixer ;
La lampe est le soleil, le monde est la lanterne,
Image et spectateur, l'homme se voit passer.

109

Je ne suis pas toujours mon maître... mais qu'y puis-je?
Et je souffre de mes actions... mais qu'y puis-je ?
Heureusement, je crois ton pardon généreux,
Honteux de penser que tu me vois... mais qu'y puis-je?

110

Il me faut me lever pour chercher le vin pur,
Donne-moi ta couleur, fruit du jujubier mûr.
Je te crache au visage, à toi, raison menteuse,
Du vin, pour que raison dorme d'un sommeil sûr.

111

Combien de temps en proie au mal quotidien ?
Qu'importe vivre un an, un jour de plus en rien ?
Nous serons, mais avant verse encore une tasse,
Chez quelque vieux potier un pot de terre ancien.

112

Notre séjour ici ne menant qu'au tombeau,
Sans le vin et l'amour, vivre n'est qu'un fardeau !
Philosophe, dis-moi, que durent nos croyances ?
Pour partir que m'importe ancien monde ou nouveau.

113

En te servant j'assume un blâme à cent péchés,
En ne te servant pas, je mens à nos marchés,
Mais à ta cruauté si je reste fidèle,
Au jour du jugement les cieux seront touchés

114

Tout étant périssable, il me faut bruit, fracas,
Je ne veux que gaîté, bons vins, brillants repas :
On me dit : “ Repentir un jour de Dieu te vienne ! ”
Il me le donnerait que je n'en voudrais pas !

115

Bien que je sois entré très humble à la mosquée,
Mon âme à l'oraison ne s'est pas appliquée :
Un tapis de prière un jour par moi fut pris..,
Il s'usa... j'y revins.., la main très appliquée...

116

Quand la mort aura fait du néant de mon être,
Que sur l'espoir mon cœur aura clos la fenêtre,
De ma poussière tourne une vase pour le vin :
Ainsi rempli, qui sait ? je revivrai peut-être.

117

Entre l'appât, le piège, hésitant, mon cœur erre :
La mosquée ou la tasse ? Alcoran ou plein verre ?
Nous sommes pourtant mieux, la bien-aimée et moi,
Sages au cabaret que fous au monastère.

118

C'est le matin, humons le vin bouché de lut,
Et quant à notre honneur, à notre renom, chut !
Délaissant ce qui fut longtemps nos espérances,
Les doigts dans tes cheveux bouclés, jouons du luth.

119

Au monde préférant du pain et des caresses,
Dédaignant la fortune et ses fausses liesses,
Nous avons acheté l'obscure pauvreté,
Nos cœurs y découvrant d'innombrables richesses.

120

Je connais le dehors de la grave sagesse,
Mesurant haut et bas de tout avec justesse :
Aussi quel désespoir, honte pour mon esprit,
Si je découvrais rien de plus haut que l'ivresse !

121

Jeunes, ayant appris sous un maître savant,
Nous crûmes quelques jours en savoir plus qu'avant ;
Que nous arriva-t-il ? Vois bien le fond des choses :
Venus comme de l'eau, partis comme le vent !

122

Pour qui du grand mystère ose entr'ouvrir la porte,
Joie et deuil sont pareils et le temps les emporte.
Puisque le bien, le mal, doivent tous deux finir,
Que tout soit ou douleur ou remède, il n'importe.

123

Fais, pareil aux penseurs, si tu peux, ce qu'ils font,
Et sape la prière et le jeûne infécond.
Ecoute Omar Khayyâm à la droite parole :
Enivre-toi, vole aux grands chemins... mais sois bon.

124

Puisqu'en ce désert l'homme apprend à chaque pas
Qu'il faut souffrir et puis arriver au trépas,
Heureux le passager dont la route fut brève ;
Heureux en son repos celui qui ne fut pas.

125

Arrache de ton corps ce voile, sans remords,
Plutôt que d'immoler à ce voile ton corps,
Derviche ! Vêts la bure, habit de la misère,
Et les tambours battront tes triomphes alors.

126

Vois les méfaits du ciel et les crimes du sort,
Ce monde où les amis partent en plein effort.
Autant que tu pourras, vis un peu pour toi-même;
Ne goûte qu'au présent, le passé sent la mort.

127

Boire du vin, aimer selon sa fantaisie
Vaut mieux qu'être dévot avec hypocrisie.
Si l'ivrogne et l'amant sont voués à l'Enfer,
Nul ne voudra du Ciel... ni de son ambroisie !

128

On ne pourrait pas rendre un cœur joyeux farouche,
Ni passer l'art de vivre à la pierre de touche.
Aucun de nous sait-il le secret du futur ;
Ce qu'il faut ? Vin, amour, et repos sur la couche.

129

Cette voûte du ciel, pour ma perte et la tienne,
Vise nos âmes, chère, oui, la mienne et la tienne ;
Sied-toi sur le gazon, car un autre gazon
Viendra, qui confondra ma poussière et la tienne.

130

A quoi bon la venue ? à quoi bon le départ ?
Où donc est le chaînon de la vie ? Au hasard !
Que d'esprits délicats cette terre consume.
Où donc est leur fumée ? Emportée au brouillard !

131

Fuis étude et science, ami,... cela vaut mieux ;
Natte en jouant des boucles d'or,.. cela vaut mieux.
Avant que, grâce au sort, ton sang ne se répande,
Bois le sang pur dans la tasse,... cela vaut mieux.

132

Ma barbe a balayé la taverne à la ronde !
A tout j'ai dit adieu dans l'un et l'autre monde ;
Cherche-moi dans ma rue et tu m'y trouveras
Endormi du sommeil de l'ivresse profonde.

133

Renonce à tout mais bois, et le vin est meilleur
Lorsque d'ivres beautés le versent au buveur.
Rien ne vaut d'être ivrogne ou rôdeur ou derviche ;
De la Lune aux Poissons, douze mois, bois sans peur.

134

Le ciel est comme un bol formant le fond de l'air,
Sous lequel, prisonnier, le sage attend le ver.
Imite les amours du broc et de la tasse,
Bien qu'ils soient lèvre à lèvre, entre eux coule un sang clair.

135

La bise a déchiré la robe de la rose
Où, le cœur plein d'amour, le rossignol se pose.
Faut-il pleurer sur elle ou bien pleurer sur nous ?
Nous serons effeuillés, la mort de tout dispose.

136

Ce que je fis ou non, m'en affliger, maudire..?
Vivre cœur libre ou non, m'en blâmer ou m'en rire..?
Verse-moi jusqu'au bord, je ne puis pas savoir
Si je vais exhaler le souffle que j'aspire.

137

Fuis les soucis du monde injuste, qui nous lassent ;
N'évoque pas, en pleurs, les amis qui trépassent.
Ne donne ton amour qu'aux filles des Péris ;
Bois et ne sème pas ta vie aux vents qui passent.

138

Malgré tes soixante ans, ne cède pas, fourbu ;
Va, partout titubant comme un homme ayant bu.
Avant que de ton crâne on ne fasse une jarre,
Tasse en main, cruche pleine, au vin paye tribu.

139

Nouveau pouvoir vaut-il vin vieux que l'on entonne ?
Prends le chemin du vin, c'est le seul qui guerdonne.
La tasse vaut cent fois l'Etat des Feridun,
Et le lut du tonneau, Khosroès, ta couronne.

140

Echanson, les humains qui sont partis avant
Dorment, ô vanité ! dans le sable mouvant.
Va ! bois du vin, apprends vérité de mes lèvres,
Tout ce qu'ils ont pu dire, ô saki, c'est du vent !

141

Ainsi tu brisas ma cruche de vin, mon Dieu !
Fermant pour moi la porte au seul plaisir, mon Dieu !
(Oh ! oh ! puisse ma bouche se remplir de terre !)
C'est moi qui bois, c'est toi qui es ivre, mon Dieu !

142

Le ciel accorde au pauvre un peu de menu cuivre,
Le strict indispensable au supplice de vivre ;
Si le ciel était homme, il ne donnerait pas
Un pois pour ce bonheur où jamais on n'est ivre.

143

Cœur, tu ne comprendras jamais les grands adages
Ni les subtilités de ceux que l'on dit sages.
Dès lors fais-toi du vin et de la tasse un ciel,
Car entre le vrai Ciel et toi, que de nuages !

144

Aspirant la fumée où le couvert est mis,
Sur l'être et le non-être, en tous temps tu gémis.
Qui s'attache à ce monde à sa perte travaille,
Mais par Dieu le bonheur est au sage permis.

145

Si l'âme nettoyait la poussière du corps,
Esprit nu, dans le ciel tu planerais alors ;
Ce serait ton séjour mais, venant de la terre,
Tu garderais en toi la honte et le remords.

146

Hier, j'ai brisé ma tasse au mur avec fracas,
Fou d'avoir employé pour tel crime mon bras.
Et la tasse, vraiment, a bien semblé me dire :
" Si comme toi je fus, comme moi tu seras. "

147

Prends le flacon, la tasse, ô désir de mon choix !
Joyeux, promène-toi dans les prés et les bois.
Combien d'êtres charmants le ciel a, moquerie,
En tasses et flacons changés cent et cent fois.

148

Partout tu mets un piège, une calamité ;
" Je t'y prendrai, " dis-tu, c'est là ta charité.
Nul atome ici-bas n'échappant à ton ordre
Et tout prévu par toi, tu me dis Révolté !

149

Ce que je veux ? Du vin, un volume de vers,
Du pain, juste pour vivre éloigné des pervers.
Alors je serai, même au désert, près l'aimée,
Plus heureux qu'un sultan possédant l'univers.

150

Sois en fête, à quoi bon tant de chagrin factice,
Et donne à l'injustice exemple de justice.
Puisque la fin de tout pour tous est le néant,
Dis-toi que tu n'es pas, sois libre à ton caprice.

151

Ainsi que je le fais, jette l'œil au hasard :
Dans le jardin charmeur coule un bras du Kausar,
Le désert s'y fait Ciel, l'Enfer a cessé d'être.
Sois au ciel près l'aimée au visage sans fard.

152

Sois content car on a règlé ton sort — hier,
Sans consulter aucun de tes désirs — hier.
Vis joyeux, sans égard pour tes vouloirs, — hier,
On a fixé tes efforts pour demain — hier.

153

Verse le vin couleur de tulipe nouvelle
Et tire le sang pur de la jarre fidèle ;
Hors la tasse aujourd'hui je n'ai plus un ami
Qui possède un cœur pur et dont l'âme soit belle.

154

A mon cœur attentif le ciel dit en secret :
" Apprends de moi les mots, l'ordre de mon décret :
" Si j'avais pu jamais réagir sur moi-même,
" Le vin m'eût épargné, vertige, ton regret !

155

Tant que j'aurai du pain de quoi remplir ma main,
Quelque morceau de viande, une gourde de vin,
Et qu'à deux nous pourrons vivre en la solitude,
Nul sultan ne m'aura convive à son festin.

156

Si l'on t'offre du vin, il est mal qu'on s'abstienne,
Bois-en donc n'importe où, bois-en quoi qu'il advienne,
Car Celui qui fit tout s'occupe peu de nous,
Masque comme le tien, barbe comme la mienne.

157

Libre, j'aurais dit Non et refermé le livre.
Si je pouvais guider mes pas, quel chemin suivre ?
Ne vaudrait-il pas mieux que, n'étant pas venu,
Je ne doive quitter ce monde... hélas ! y vivre !

158

Le Ramadân finit, c'est la saison des fêtes,
Saison des beaux diseurs de légendes bien faites,
Des bons marchands de rêve, amis porteurs de vin...
Enivrez-vous, cœurs las de jeûne et de retraites.

ÉDITIONS DE LUXE

Littérature Orientale

APPEL AUX LETTRÉS ET AUX BIBLIOPHILES

LITTÉRATURE ORIENTALE

Les Quatrains d'Omar Khayyam

Traduction en prose d'après le Manuscrit

conservé à la BODLEIAN LIBRARY d'OXFORD

PUBLIÉS AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

CHARLES GROLLEAU

Un volume petit in-4°, tiré à 500 exemplaires tous numérotés et paraphés par l'Editeur.

JUSTIFICATION DE TIRAGE

455	exemplaires sur vergé d'Arches — Prix	10 fr.
30	„ sur japon — Prix	20 fr.
15	„ sur Chine — Prix	30 fr.

THÉOPHILE GAUTIER sur Omar Kháyyâm :

" Rien ne ressemble moins à ce qu'on entend chez nous par poésie orientale, c'est-à-dire un amoncellement de pierreries, de fleurs et de parfums, de comparaisons outrées, emphatiques et bizarres, que les vers du Soufi Kháyyâm. La pensée y domine et y jaillit par brefs éclairs dans une forme concise, abrupte, elliptique, illuminant d'une lueur subite les obscurités de la doctrine et déchirant les voiles d'un langage dont chaque mot, suivant les commentateurs, est un symbole. On est étonné de cette liberté d'esprit, que les plus hardis penseurs modernes égalent à peine, à une époque où la crédulité la plus superstitieuse régnait en Europe, aux années, les plus noires du moyen âge.

Le monologue d'Hamlet est découpé d'avance dans ces quatrains où le poète se se demande ce qu'il y a derrière ce rideau du ciel tiré entre l'homme et le secret des mondes, et où il poursuit le dernier atome d'argile humaine jusque dans la jarre du potier ou la brique du maçon, comme le prince de Danemark essayant de prouver que la glaise qui lute la bonde d'un tonneau de bière peut contenir la poussière d'Alexandre et de César. "

(*Moniteur Universel*, feuilleton du 8 Décembre 1867.)

LES QUATRAINS D'OMAR KHAYYAM sont imprimés avec les caractères dessinés par le peintre Eugène Grasset, fondus par G. Peignot et fils, sur vergé d'Arches, fabriqué spécialement par Pergirot-Masure.

Chaque page est encadrée de motifs copiés sur des spécimens de l'art persan le plus pur. Le titre, du même style, et les encadrements sont tirés en rouge.

LAURENT TAILHADE

OMAR KHAYYÂM

ET

LES POISONS DE L'INTELLIGENCE

C'est un sujet aussi captivant que douloureux que M. Laurent Tailhade, maître d'une prose aussi parfaite que les plus beaux vers, aborde en son livre précieux, *Omar Kháyyâm et les Poisons de l'Intelligence.*

Prenant pour thème l'œuvre célèbre du poète persan, chantre du vin qu'il chante non pour son réconfort mais pour l'oubli qu'il verse aux cœurs des hommes, l'artiste écrivain profère, au cours de ces pages étincelantes, en cette langue où les mots s'ordonnent et marchent sur le rythme d'un majestueux cortège, une solennelle incantation.

La rançon formidable qu'exigent, pour prix de leurs dons illusoires, les fées mauvaises de l'ivresse ; la chute des plus rares esprits dans l'hébétude et l'animalisme, après l'épiphanie d'une heure où toutes les joies de la vie entourèrent le dieu que se crut le buveur d'alcool, l'éthéromane et le haschischin....., voilà qui dépasse les plus funèbres tragédies, et M. Tailhade en évoque la muette horreur en lui prêtant sa voix grandiloquente, au diapason des chœurs Eschyléens.

Nourri du miel antique et passionné de ces temps évanouis où l'homme put confronter son rêve à la plus sereine des réalités, les temps du " Miracle Grec ", ce poète devait, mieux que nul autre fils de la lumière, dire l'effroi de la nuit où se plongent ceux qui vendirent leur raison, ce droit d'aînesse, pour les chimériques voluptés. Et dénombrant tous les poisons, depuis les excitants dont l'abus offre seul un danger, jusqu'aux redoutables toxiques, il parle du vin généreux et finit par le perfide opium, philtre d'une noire idole dont le culte, venu d'Asie, devient une menace pour l'Europe.

Il suggère plus qu'il n'explique et ainsi ne limite pas l'impression voulue par lui sur la pensée de son lecteur. Il résiste à cette tentation de peindre avec des couleurs trop vives les délices profondes et si brèves que donne aux malheureux l'ensorcellement des breuvages.

Son livre est cependant complet et nous fait parcourir le cycle entier des boissons inébriantes.

Mais si l'auteur avait à nous rappeler, pour vaincre leur sortilège, les ferventes litanies qui, sur tout le globe et depuis toujours, célèbrent les *Poisons de l'Intelligence*, il ne pouvait, trop soucieux d'harmonie, alourdir son œuvre en l'emplissant d'une morose érudition.

Et c'est ainsi que, par ses proportions exactes, le rythme et le nombre de ses phrases, le livre de M. Tailhade donne l'impression d'un poème en prose.

OMAR KHAYYÂM ET LES POISONS DE L'INTELLIGENCE forme un volume in-8° imprimé sur *Antique Vellum*, avec titre, bandeau et lettre ornée en couleur. Prix 5 fr.

Il a été tiré vingt-cinq exemplaires sur *papier du Japon*, numérotés de 1 à 25. Prix 10 fr.

UN PRÉCURSEUR D'OMAR KHAYYAM

LE POÈTE AVEUGLE

ABU'L-ALA'AL-MA'ARRI

EXTRAITS DE SES POÈMES ET DE SES LETTRES TRADUITS DE L'ARABE

PAR

GEORGES SALMON

CHEF DE LA MISSION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE AU MAROC.

Un volume petit in-4° papier vergé, caractères Grasset, encadrements tirés en vert, couverture rempliée en parchemin.

25 exemplaires sur Japon, 20 fr. — 225 exemplaires sur vergé, 10 fr.

C'est un joyau sans prix que nous ajoutons ici à la collection si magistralement inaugurée par les *Quatrains d'Omar Kháyyâm.*

Précurseur de ce poète admirable, mais au sens où Lucrèce a pu l'être de Henri Heine et de Léopardi, Abu'l Ala est un des maîtres de la poésie arabe dont tant de chefs-d'œuvre ignorés attendent qu'un orientaliste, poète lui-même, nous initie à leur beauté.

Nul ne pouvait, avec plus de conscience et de fidélité que M. Georges Salmon, le jeune arabisant Mort au Maroc, traduire, sans les trahir, ces poèmes à la fois austères et attirants comme un triste et beau visage, c'est lettres d'une urbanité pompeuse et d'une éloquence fleurie qui valurent au poète aveugle le surnom de *Père du sublime.*

Présenté avec le même luxe de décoration artistique et d'élégance typographique que les *Quatrains d'Omar Kháyyâm,* ce précieux livre ne pourra manquer de recueillir les suffrages des bibliophiles et l'admiration des lettrés.

SOUS PRESSE

TRADUCTION FRANÇAISE

LITTÉRALE, AVEC NOTES ET COMMENTAIRE, DU

DIWÂN

OU RECUEIL DES POÉSIES DU CÉLÈBRE CHEIKH

UMAR IBN AL-FARID

POÈTE SOUFI DU CAIRE, NÉ A.D. 1181 (A.H. 576.)

La Littérature arabe ne possède pas de livre plus populaire et plus célèbre que le *Diwân* ou Recueil de Poésies d'Omar Ibn Al-Fârid. Les *Séances de Hariri* sont peut-être plus répandues; la forme familière qu'on y a adoptée et l'emploi de la prose les rendent, en effet, accessibles à plus grand nombre d'intelligences. Le *Diwân*, au contraire, se recommande par l'élévation de la pensée, par la richesse du rythme ; enfin, il a le grand mérite de présenter le résumé des doctrines d'une secte célèbre, celle des SOUFIS. Les vers d'Ibn Al-Fârid son inspirés par un mysticisme subtil et une imagination exaltée, et se distinguent encore pas l'emploi fréquent, où plutôt, par l'abus des jeux de mots et des " allitérations, " artifices de style pour lesquels les Orientaux ont un goût prononcé ; aussi font-ils les délices des musulmans et des chrétiens, qui se plaisent à les citer et les chantent dans les élans de leur piété et de leur dévotion.

Le sujet de ces poésies. c'est l'amour divin, mais l'on se tromperait étrangement si on leur attribuait la forme abstraite et purement métaphysique que les écrivains, ascétiques de l'Europe ont généralement adoptée. L'Orient ne fut jamais la patrie des abstractions pures ; si l'allégorie s'y montre, c'est sous un voile si transparent qu'il cache à peine la réalité. On comprend que le poète ait de la peine à s'arracher aux séductions d'une terre que le Ciel para des dons les plus riches, et que son imagination, satisfaite par l'éclat d'un nature luxuriante, n'aille pas errer dans les espaces du monde fantastique. Cette disposition d'esprit n'est pas nouvelle; sans parler du *Livre de Job*, où l'écrivain sacré trouve des flots de poésie dans la simple énonciation des merveilles du monde physique, n'avons-nous pas le *Cantique des Cantiques*, où Salomon a orné sa pensée d'images d'une réalité si passionnée qu'elle devient insaisissable pour l'esprit inexperimenté?

Cette traduction, la première complète paraissant en un langue européenne, a été faite par M. BICHARA FACAIRE, ancien Professeur à l'Ecole khédiviale des Arts et Métiers, au Caire, en collaboration avec CHARLES CARRINGTON, éditeur de l'ouvrage.

Les traducteurs ont suivi le texte arabe édité à Paris, en 1855, par le Cheikh ROCHAID ED-DAHDAH, contenant le commentaire du Cheikh HASSAN AL-BOURINI, pour le sens littéral, et celui du Cheikh ABD AL-GHANY AN-NABOULOUSI, par le sens mystique.

L'ouvrage formera deux volumes in-8°, et contiendra cinq reproductions de la tombe du Poète, d'après les photographies dues à l'obligeance de Son Excellence YACOUB ARTIN PACHA, et, comme Frontispice, le Portrait de M. BICHARA FACAIRE.

PRIX DE SOUSCRIPTION :

Le prix des deux volumes est fixé à vingt-cinq francs pour l'édition sur papier vergé anglais.

Il sera tiré Cinquante exemplaires sur papier impérial du Japon, au prix de quarante francs pour les deux volumes.

L'Éditeur se reserve le droit d'augmenter le prix à la mise en vente.

SOUS PRESSE

TRADUCTION FRANÇAISE DU PERSAN :

ABD AR-RAHMAN AL-DJÂMI

SALÂMÂN ET ABSÂL

AVEC UNE INTRODUCTION SUR LE

MYSTICISME PERSAN, LA RHÉTORIQUE PERSANE

ET DES NOTES EXPLICATIVES

PAR LE

Dr. AUGUSTE BRICTEUX (de Liége.)

Le grand poète persan Al-Djâmi a représenté sous une forme allégorique le système grandiose de philosophie mystique appelé SOUFISME. Il y a cinquante ans, Fitz Gérald publia une traduction écourtée de ce pur bijou de la littérature orientale. Nous croyons rendre service aux lettrés en leur rendant accessible, *et dans son intégrité*, ce merveilleux poème dont le traducteur anglais a omis de nombreux passages et adapté librement les autres.

Des notes à la fin du volume facilitent l'intelligence des passages obscurs et difficiles.

50 exemplaires papier du Japon à . . . . . 20 fr.
550 exemplaires papier vergé anglais à . . . . . 10 fr.

HARTWIG DERENBOURG

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

OPUSCULES D'UN ARABISANT

(1868-1905)

ÉTUDES SUR LE POÈTE ANTÉISLAMIQUE ANTAR. — LA COMPOSITION DU CORAN. — L'HISTOIRE DES PHILOSOPHES D'IFN AL-KIFTI. — LA STAGGADAH DE LA PAQUE JUIVE. — QUATRE LETTRE MISSIVES, écrites dans les années 1470-1475 par Alboacen, avant dernier roi More de Grenade. — MICHELE AMARI (1806-1889.) — ADOLPHE FRANCK (1809-1893.) — MAXIMIN DELOCHE (1817-1900.) — LES DERENBOURG. — BIBLIOGRAPHIE.

Un volume in-8° de VIII et 388 pages. Prix 7 fr. 50.

Ce curieux volume, le dernier de son auteur, contient de belles pages d'érudiction et d'histoire orientales. Derenbourg, qui commença sa vie comme pauvre libraire, arriva, par la force de son travail, à la chaire de Professeur de langue et de littérature arabes au Collège de France et, pendant de longues années, remplit cette haute fonction avec distinction.

Les " OPUSCULES D'UN ARABISANT " contiennent un choix d'articles et d'Essais qui ne manqueront pas d'intéresser vivement ceux qui étudient la littérature de l'Orient Musulman.

HENRYK SIENKIEWICZ

PAN MICHAEL

MESSIRE VOLODYOVSKI

Luttes de la Pologne contre l'Orient Musulman

Dix dessins hors texte par MARTIN VAN MAELE
Couverture illustrée par le même.

UN VOLUME IN-18 JÉSUS DE 600 PAGES.

IL A ÉTÉ TIRÉ

50 exemplaires	**sur Hollande**	**Prix**	**7 fr. 50**
15 —	**sur Chine**	**—**	**15 fr. „**

L'auteur de *Quo Vadis* n'est pas seulement célèbre pour avoir restitué, avec l'art suprême qu'on lui connaît, une période de l'histoire romaine où s'agitèrent mille passions sanguinaires, héroïques et luxurieuses, il l'est aussi et, avec plus de raison peut-être, pour ses admirables romans sur la Pologne, sa douloureuse et belle patrie.

Un souffle d'épopée parcourt ces pages toutes remplies des scènes gracieuses de l'amour le plus chevaleresque et des tableaux d'une grandeur favouche où se déroulent, sous la plume magique du maître écrivain, le péripéties de la lutte gigantesque entre la Pologne et l'Orient musulman.

BOLESLAS PRUS

LE PHARAON

Roman historique sur l'Égypte ancienne

TRADUIT INTÉGRALEMENT DU POLONAIS

PAR

C. HUMIECKA.

Un volume in-18 (13 c. × 19 c.) 928 pages, illustré de 10 dessins de MAS, tirés hors texte sur papier couché, couverture de style archaïque, avec emblèmes et titre imprimés en rouge et or. Prix 3 fr. 50

Edition de luxe sur papier de chine tirée à huit exemplaires numérotés : Prix 25 fr.

L'œuvre de Boleslas Prus est la reconstitution la plus habile et la plus saisissante qui fut jamais tentée d'un période de l'histoire du monde en général et de la mystérieuse Égypte en particulier.

Sans que l'attention du lecteur puisse un seul instant se lasser, prise toute entière par la defilé magique de princes, de courtisans, de prêtres, de mages, de paysans, de marchands, de soldats et d'esclaves, qui revivent, dans le décor restitué des villes dormant aujourd'hui sous les sables, devant le Sphinx alors intact, dans ces temples dont les dieux tombés subsistent par fragments dans nos musées et nos galeries, — ces nécropoles de la Beauté — l'auteur a su galvaniser pour nous, avec un art qui n'exclut pas la science, le puissant génie de la vieille Égypte.

Les événements qui se déroulent en ce merveilleux récit ont lieu au Onzième siècle avant l'ère chrétienne, au moment où l'Égypte voyait décliner sa splendeur, mais où la théocratie la gouvernait encore occultement et cherchait à reprendre le sceptre, à replacer sur la tête du Souverain Pontife, le Serpent sacré, signe mystérieux qu'elle avait mis au front des rois.

BOLESLAS PRUS fait revivre devant nous la société égyptienne toute entière, avec ses mœurs, sa constitution civile et religieuse. Les protagonistes du drame extraordinaire dont mille péripéties émouvantes retardent la fin tragique, s'expriment comme les hommes qui vivaient sur les bords du Nil trois mille ans avant notre ère. Et ce sont des prières à Isis, à Osiris, à la déesse Hator ; des adjurations, des évocations magiques, des hymnes de triomphe, des chants d'amour, leur hiératique majesté.

Le livre de Bodeslas Prus peut être mis dans toutes les mains. Les *trois volumes* que comporta l'*édition polonaise* sont *intégralement* contenus dans le *volume unique* que nous présentons aujourd'hui. Sa traduction est d'une parfaite exactitude, tout en donnant l'impression d'un livre pensé et écrit en notre langue.

CHARLES CARRINGTON, Libraire-Éditeur, Bruxelles

10, Rue de la Tribune.